

aspects différents du même principe: c'est-à-dire qu'il faut un moyen terme.

Encore une dernière observation et j'ai fini.

Je comprends la répugnance de quelque logicien à admettre le syllogisme à prémisses particulières et je partage non pas cette répugnance, mais le principe dont elle dérive. Sans un principe universel il y a pas de raisonnement. Bien sûr. Je ne voudrais pas qu'à cause de ces remarques que j'ai fait en faveur des syllogismes à prémisses particulières on me fit l'honneur de me ranger avec ceux qui réduisent le syllogisme à une association: c'est un honneur que je refuse. Réduire le syllogisme à une association c'est un cas de cet naïve prétention d'expliquer une chose en la détruisant. Je pense au contraire que bien des associations sont à l'origine des véritables raisonnements que l'habitude a rendus automatiques.

Les syllogismes que nous employons sont tous reliés entre eux: à l'exception du premier chaque syllogisme dépend d'un autre: le syllogisme à propositions particulières ne se soustrait pas à l'universel: il dépend de quelque principe universel tel que celui de l'identité: et nous pouvons encore ici demeurer d'accord avec le Maître de la Logique lorsqu'il dit: *ἄνευ τοῦ καθόλου οὐκ ἔσται συλλογισμός* en le prenant non pas à la lettre en exigeant l'universalité des propositions et des termes de chaque syllogisme, mais selon le principe que le raisonnement étant au fond une déduction, il dépend toujours d'un principe universel, même si on ne l'exprime pas.

OBSERVATIONS À LA SUITE.

M. Itelson ayant fait une longue et variée dissertation contre les conclusions de ce discours,

M. Billia a répondu: Je craignais d'avoir faite une chose inutile . . . mais à présent je me félicite que ma parole n'a pas été inutile dèsqu'elle à provoqué les abondantes, instructives et intéressantes observations, dont comme d'habitude, l'infatigable M. Itelson nous a gratifié et dont je le remercie bien tant.